

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

Mauro, Frédéric (1972) *Des produits et des hommes. Essais historiques latino-américain, XVIe-XXe siècles*. Paris, Mouton. 174 p. Civilisations et Sociétés, no 34.

par Paul-Yves Denis

*Cahiers de géographie du Québec*, vol. 18, n° 45, 1974, p. 562-563.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/021235ar>

DOI: 10.7202/021235ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

deux tendances authentiquement anglaises. Il est horizontal contrairement à celui de Paris. L'habitat pavillonnaire prédomine toujours, soit isolé, soit jumelé. La disposition des maisons y varie selon diverses formules d'aménagement assez souvent heureuses. En second lieu, l'habitat et son aménagement respectent le paysage. Un petit jardin agrmente ordinairement la maison et fleurit le milieu urbain. La vue n'est jamais blessée par une horreur. On peut contempler de l'autoroute les Downs, les Chilterns ou les Cotswolds sans panneau-réclame ni cimetière d'autos ! La réaffectation des sols transformera par exemple une sablière abandonnée en étang pour la voile. Bref, les paysages anglais, urbains comme ruraux, restent des modèles d'aménagement et un plaisir pour les yeux.

Après avoir décrit l'anatomie de la région londonienne, Claude Chaline caractérise l'unicité de la métropole. Morphologiquement, Londres connaît une expansion horizontale à basse densité en engendrant un paysage rururbain (273). La mobilité quotidienne des habitants est fortement centripète mais axée de plus en plus sur des centres subrégionaux. L'exode progressif de la population du centre vers la périphérie se déroule avec une amplitude inégalée dans d'autres métropoles. La politique d'aménagement des 25 dernières années a été l'élément déterminant de la géographie métropolitaine comme le montrent le freinage effectif du centre, la sauvegarde de la ceinture verte et la croissance des villes nouvelles, qui en sont à leur troisième génération. En conclusion, l'auteur fournit une liste de thèmes pour une géographie métropolitaine (277) et suggère la révision de plusieurs interprétations conservatrices au sujet de la structure et de l'armature régionales. Il relance enfin le vieux débat sur l'existence de lois concernant la croissance urbaine (278).

Londres est la plus grande ville d'Europe et la plus ancienne des capitales modernes. Ses monuments, ses places et notamment ses squares d'époque victorienne rappellent les pages brillantes de son histoire. Pour le géographe urbain, cette métropole présente, dans un cadre agréable, le fruit des rêves, des plans et des compromis des équipes de planificateurs les plus expérimentés du monde, mais en même temps elle lui enseigne la prudence et l'humilité face aux applications réalisées. Le volume de Claude Chaline, comme une visite à Londres, sont infailliblement une inspiration et une source de réflexions en matière de géographie métropolitaine. Il serait souhaitable que l'aménagement de Montréal tienne compte de l'expérience londonienne dans ce domaine. Il existe d'ailleurs des points de ressemblance et nous croyons que plusieurs leçons londoniennes seraient profitables à propos des parcs, des squares et du respect de la nature en général. Le « landscaping » anglais pourrait aussi et sans doute nous inspirer.

Ludger BEAUREGARD  
*Département de géographie  
 Université de Montréal*

**MAURO, Frédéric (1972) Des produits et des hommes. Essais historiques latino-américains, XVIe - XXe siècles.** Paris, Mouton. 174 p. *Civilisations et Sociétés*, no 34.

Il est fréquent à notre époque où le décloisonnement interdisciplinaire semble être devenu un fait accompli et où les rapports et les échanges entre disciplines connexes semblent devoir se multiplier, que les gens dont les champs d'action sont adjacents et parfois convergents et qui, par surcroît, partagent le même intérêt régional, s'intéressent aux travaux de leurs collègues historiens, sociologues, économistes ou géographes. Il est d'ores et déjà acquis qu'entre ceux-ci, on puise volontiers chez les uns et chez les autres, d'une part, afin de compléter sa documentation bibliographique et d'autre part pour y recueillir des renseignements de première main ou encore des prises de position, des comparaisons, des synthèses originales susceptibles de stimuler ses propres recherches et interprétations.

À cet égard, les « essais méthodologiques » que nous propose Frédéric Mauro sous le titre général « Des produits et des hommes » ne s'adressent pas exclusivement aux historiens économiques en dépit du contenu théorique de la première partie et des propositions pour l'établissement de modèles dans le premier chapitre de la seconde. Tous ceux qui s'intéressent aux schémas antérieurs et actuels de l'organisation des espaces en Amérique latine y trouveront leur compte . . . , et les géographes tout autant sinon plus que les autres.

Auteur de nombreux ouvrages historiques sur les pays de civilisation ibérique, Frédéric Mauro est également connu pour ses brillantes esquisses rétrospectives de l'économie des différents pays d'Amérique latine, publiées dans la série « Problèmes d'Amérique latine » de la Documentation Française. Dans cet ouvrage, il manie avec beaucoup d'à-propos et de rigueur un vocabulaire qui est très familier aux géographes. On y parle en effet beaucoup d'espace géographique et une bonne partie du texte s'articule autour d'expressions — clé telles que « complexe économique-géographique », « morphologie de l'espace », « possibilités d'aménagement », « espaces maritimes », « intégration zonale et régionale », « mobilité géographique », « réseau urbain », etc.

Si l'expérience luso-brésilienne de colonisation, de mise en valeur et de transfert des tensions y occupe une place prépondérante, la transposition des mêmes schémas tant dans les Amériques ibériques qu'anglo-saxonne n'en est pas pour autant exclue. Bien au contraire, ceux-ci sont comparés et analysés de façon à faire ressortir les qualités et la personnalité qui correspondent à chacun des différents types de colonisation.

D'ailleurs, comme le démontre son exposé, loin de se dissiper, les facteurs de tension dans les métropoles ont pu se reconstituer dans les colonies ; ce qui infirmerait les thèses de Louis Hartz sur leur disparition consécutive à leur implantation outre-Atlantique. Bien au contraire, s'y ajoute un nouveau facteur de tension : la géographie en tant qu'espace externe et interne. Mais la géographie, c'est aussi les milieux qui, à leur tour, imposent de nouvelles tensions qui seront dominées de façon distincte selon l'origine des idiosyncrasies locales.

On lira enfin avec beaucoup d'intérêt le dernier chapitre dans lequel l'auteur souligne les différences issues du « peninsular background » et les notions d'antériorité et de primauté de la ville dans le système espagnol en Amérique par opposition au Brésil colonial, avant d'insister sur la prééminence urbaine commune aux deux systèmes et de leurs effets sur les deux types de réseau urbain auxquels ils ont donné lieu.

On perçoit là, en somme, tout ce qui sépare le réseau urbain colonial de celui du Brésil national du café, de l'industrialisation et des conquêtes pionnières récentes, de celui des Amériques hispaniques coloniales et nationales. Frédéric Mauro nous rappelle avec beaucoup d'à-propos en terminant que les hommes qui émigrèrent au Canada français n'étaient pas des méditerranéens et qu'ils n'avaient pas la ville et la rue dans le sang, mais que, peuple marin et terrien, ils étaient eux aussi plus proches des Portugais que des Espagnols.

Le seul reproche qu'on pourrait adresser à cet ouvrage est inhérent à sa composition. Il s'agit en effet de textes isolés, rédigés entre 1959 et 1970 et regroupés ici en tant que chapitres sans qu'une continuité véritable s'établisse entre eux, malgré l'apparence d'unité que suggère la table des matières. Mais il s'agit en l'occurrence d'un bien maigre reproche si l'on tient compte de la maîtrise avec laquelle les problèmes sont posés et traités et du haut niveau des réflexions qui nous sont proposées.

Paul-Yves DENIS  
*Département de géographie  
Université Laval*